
LES FÉES,

CONTÉ.

IL étoit une fois une veuve qui avoit deux filles. L'aînée lui ressembloit si fort & d'humeur & de visage , que , qui la voyoit , voyoit la mère. Elles étoient toutes deux si défagréables & si orgueilleuses , qu'on ne pouvoit vivre avec elles. La cadette , qui étoit le vrai portrait de son père pour la douceur & pour l'honnêteté , étoit avec cela une des plus belles filles qu'on eût su voir. Comme on aime naturellement son semblable , cette mère étoit folle de sa fille aînée , & en même - temps avoit une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisoit manger à la cuisine , & travailler sans cesse.

Il falloit , entr'autres choses , que cette pauvre enfant allât deux fois le jour puiser de l'eau à une grande demi-lieue du logis , & qu'elle en rapportât plein une grande cruche. Un jour qu'elle étoit à cette fontaine , il vint à elle une pauvre femme qui la pria de lui donner à boire. Oui-dà , ma bonne mère , dit cette belle fille ; & rinçant aussi-

tôt sa cruche , elle puisa de l'eau au plus bel endroit de la fontaine , & la lui présenta , soutenant toujours la cruche , afin qu'elle bût plus aisément. La bonne femme ayant bu , lui dit : Vous êtes si belle , si bonne & si honnête , que je ne puis m'empêcher de vous faire un don ; (car c'étoit une Fée qui avoit pris la forme d'une pauvre femme de village , pour voir jusqu'où iroit l'honnêteté de cette jeune fille.) Je vous donne pour don , poursuivit la Fée , qu'à chaque parole que vous direz , il vous sortira de la bouche ou une fleur , ou une pierre précieuse. Lorsque cette belle fille arriva au logis , sa mère la gronda de revenir si tard de la fontaine. Je vous demande pardon , ma mère , dit cette pauvre fille , d'avoir tardé si long-temps ; & en disant ces mots , il lui sortit de la bouche deux roses , deux perles & deux gros diamans. Que vois - je là , dit sa mère toute étonnée ? je crois qu'il lui sort de la bouche des perles & des diamans. D'où vient cela , ma fille ? (ce fut-là la première fois qu'elle l'appela sa fille.) La pauvre enfant lui raconta naïvement tout ce que lui étoit arrivé , non sans jeter une infinité de diamans. Vraiment , dit la mère , il faut que j'y envoie ma fille. Tenez , Fanchon , voyez ce qui sort de la

bouche de votre sœur quand elle parle : ne feriez - vous pas bien aise d'avoir le même don ? Vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la fontaine , & quand une pauvre femme vous demandera à boire , lui en donner bien honnêtement. Il me feroit beau voir , répondit la brutale , aller à la fontaine ! Je veux que vous y alliez , reprit la mère , & tout-à-l'heure. Elle y alla , mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau flacon d'argent qui fût dans le logis. Elle ne fut pas plutôt arrivée à la fontaine , qu'elle vit sortir du bois une dame magnifiquement vêtue , qui vint lui demander à boire ; c'étoit la même Fée qui avoit apparu à sa sœur , mais qui avoit pris l'air & les habits d'une princesse , pour voir jusqu'où iroit la malhonnêteté de cette fille. Est-ce que je suis ici venue , lui dit cette brutale orgueilleuse , pour vous donner à boire ? Justement , j'ai apporté un flacon d'argent tout exprès pour donner à boire à madame ! j'en suis d'avis : buvez à même si vous voulez. Vous n'êtes guère honnête , reprit la Fée , sans se mettre en colère ; eh bien , puisque vous êtes si peu obligeante , je vous donne pour don , qu'à chaque parole que vous direz , il vous sortira de la bouche ou un serpent , ou un cra-

paud. D'abord que sa mère l'aperçut, elle lui cria : Hé bien, ma fille ? Hé bien, ma mère, lui répondit la brutale, en jetant deux vipères & deux crapauds. O ciel ! s'écria la mère, que vois-je là ? c'est sa sœur qui en est cause, elle me le paiera, & aussitôt elle courut pour la battre. La pauvre enfant s'enfuit, & alla se sauver dans la forêt prochaine. Le fils du roi qui revenoit de la chasse, la rencontra, & la voyant si belle, lui demanda ce qu'elle faisoit là toute seule, & ce qu'elle avoit à pleurer ? Hélas ! monsieur, c'est ma mère qui m'a chassée du logis. Le fils du roi, qui vit sortir de sa bouche cinq ou six perles & autant de diamans, la pria de lui dire d'où cela lui venoit. Elle lui conta toute son aventure. Le fils du roi en devint amoureux, &, considérant qu'un tel don valoit mieux que tout ce qu'on pouvoit donner en mariage à une autre, l'emmena au palais du roi son père, où il l'épousa. Pour sa sœur, elle se fit tant haïr, que sa propre mère la chassa de chez elle ; & la malheureuse, après avoir bien couru sans trouver personne qui voulût la recevoir, alla mourir au coin d'un bois.

MORALITÉ.

M O R A L I T É .

L E S diamans & les pistoles
 Peuvent beaucoup sur les esprits ;
 Cependant les douces paroles
 Ont encor plus de force , & sent d'un plus grand prix .

A U T R E M O R A L I T É .

L ' H O N N E T E T É coûte des soins ,
 Et veut un peu de complaisance ;
 Mais tôt ou tard elle a sa récompense ,
 Et souvent dans le temps qu'on y pense le moins .

L A B A R B E B L E U E ,

C O N T E .

I L étoit une fois un homme qui avoit de belles maisons à la ville & à la campagne , de la vaisselle d'or & d'argent , des meubles en broderie , & des carrosses tout dorés ; mais par malheur cet homme avoit la barbe bleue ; cela le rendoit si laid & si terrible , qu'il n'étoit ni femme , ni fille qui ne s'enfût de devant lui . Une de ses voisines , dame de

Les Fées

CONTE.

Les Contes de Perrault, Texte établi par Pierre Féron (chanoine), Casterman, 1902 (p. 24-26).

Il était une fois une veuve qui avait deux filles : l'aînée lui ressemblait si fort d'humeur et de visage, que, qui la voyait, voyait la mère. Elles étaient toutes deux si désagréables et si orgueilleuses, qu'on ne pouvait vivre avec elles. La cadette était le vrai portrait de son père pour la douceur et l'honnêteté. Comme on aime naturellement son semblable, cette mère était folle de sa fille aînée et, en même temps, avait une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisait manger à la cuisine et travailler sans cesse.

Il fallait, entre autres choses, que cette pauvre enfant allât, deux fois le jour, puiser de l'eau à une grande demi-lieue du logis, et qu'elle en rapportât plein une grande cruche. Un jour qu'elle était à cette fontaine, il vint à elle une pauvre femme qui la pria de lui donner à boire.

« Oui dà, ma bonne mère, » lui dit la jeune fille ; et, rinçant aussitôt sa cruche, elle puisa de l'eau au plus bel endroit de la fontaine et la lui présenta, soutenant toujours la cruche, afin qu'elle bût plus aisément. La bonne femme, ayant bu, lui dit : « Vous êtes si bonne et si honnête, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don ; car c'était une fée qui avait pris la forme d'une pauvre femme de village, pour voir jusqu'où irait l'honnêteté de cette jeune fille. Je vous donne pour don, poursuivit la fée, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou une fleur, ou une pierre précieuse. »

Lorsque cette fille arriva au logis, sa mère la gronda de revenir si tard de la fontaine. — « Je vous demande pardon, ma mère, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si longtemps ; » — et, en disant ces mots, il lui sortit de la bouche deux roses, deux perles et deux gros diamants. — « Que vois-je là ! dit sa mère tout étonnée ; je crois qu'il lui sort de la bouche des perles et des diamants. D'où vient cela, ma fille ? » (Ce fut là la première fois qu'elle l'appela sa fille). — La pauvre enfant lui raconta naïvement tout ce qui lui était arrivé, non sans jeter une infinité de diamants. — « Vraiment, dit la mère, il faut que j'y envoie ma fille. Tenez, Fanchon, voyez ce qui sort de la bouche de votre sœur, quand elle parle ; ne seriez-vous pas bien aise d'avoir le même don ? Vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la fontaine, et, quand une pauvre femme vous demandera à boire, lui en donner bien honnêtement. — Il me ferait beau voir, répondit la brutale, aller à la fontaine ! — Je veux que vous y alliez, reprit la mère, et tout à l'heure. »

Elle y alla, mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau flacon d'argent qui fût dans le logis. Elle ne fut pas plus tôt arrivée à la fontaine, qu'elle vit sortir du bois une dame magnifiquement vêtue, qui vint lui demander à boire. C'était la même fée qui avait apparu à sa sœur, mais qui avait pris l'air et les habits d'une princesse, pour voir jusqu'où irait la malhonnêteté de cette fille. — Est-ce que je suis ici venue, lui dit cette brutale orgueilleuse, pour vous donner à boire ! Justement j'ai apporté un flacon d'argent tout exprès pour donner à boire à Madame ? J'en suis d'avis : buvez à même si vous voulez. — Vous n'êtes guère honnête, reprit la fée, sans se mettre en colère. Eh bien ! puisque vous êtes si peu obligeante, je vous donne pour don qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou un serpent, ou un crapaud. »

D'abord que sa mère l'aperçut, elle lui cria : Eh bien ! ma fille ! — Eh bien ! ma mère ! lui répondit la brutale, en jetant deux vipères et deux crapauds. — Ô ciel, s'écria la mère, que vois-je là ? C'est sa sœur qui en est cause : elle me le

paiera ; et aussitôt elle courut pour la battre. La pauvre enfant s'enfuit et alla se sauver dans la forêt prochaine.

Le fils du roi, qui revenait de la chasse, la rencontra et, la voyant si triste, lui demanda ce qu'elle faisait là toute seule et ce qu'elle avait à pleurer ! —

« Hélas ! Monsieur, c'est ma mère qui m'a chassée du logis. » — Le fils du roi, qui vit sortir de sa bouche cinq ou six perles et autant de diamants, la pria de lui dire d'où cela lui venait. Elle lui conta toute son aventure. Le fils du roi considérant qu'un tel don valait mieux que tout ce qu'on pouvait donner en mariage à une autre, l'emmena au palais du roi son père, où il l'épousa.

Pour sa sœur, elle se fit tant haïr, que sa propre mère la chassa de chez elle ; et la malheureuse, après avoir bien couru sans trouver personne qui voulût la recevoir, alla mourir au coin d'un bois.

LES FÉES

Claude Barbin, 1697 (p. 105-116).

source : [wikisource](#)

Il estoit une fois une veuve qui avoit deux filles : l'aînée luy ressembloit si fort d'humeur et de visage que qui la voyoit voyoit la mere. Elles estoient toutes deux si desagréables et si orgueilleuses qu'on ne pouvoit vivre avec elles. La cadette, qui estoit le vray portrait de son pere pour la douceur et l'honnesteté, estoit avec cela une des plus belles filles qu'on eust sceu voir. Comme on aime naturellement son semblable, cette mere estoit folle de sa fille aînée, et, en même temps, avoit une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisoit manger à la cuisine et travailler sans cesse.

Il falloit entre autre-chose, que cette pauvre enfant allast deux fois le jour puiser de l'eau à une grande demy-lieuë du logis, & qu'elle en raportast plein une grande cruche. Un jour qu'elle estoit à cette fontaine, il vint à elle une pauvre femme qui la pria de luy donner à boire ? Ouy da, ma bonne mere, dit cette belle fille ; & rainçant aussi tost sa cruche, elle puisa de l'eau au plus belle endroit de la fontaine, & la lui presenta, soutenant toujourns la cruche, afin qu'elle but plus aisément. La bonne femme, ayant bû, luy dit, vous estes si belle, si bonne et si honneste, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don (car c'estoit une Fée qui avoit pris la forme d'une pauvre femme de village, pour voir jusqu'où iroit l'honnesteté de cette jeune fille). Je vous donne pour don, poursuivit la Fée, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou une Fleur, ou une Pierre précieuse. Lorsque cette belle fille arriva au logis, sa mere la gronda de revenir si tard de la fontaine. Je vous demande pardon, ma mere, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si long-temps, & en disant ces mots, il luy sortit de la bouche deux Roses, deux Perles & deux gros Diamans. Que voy-je là ? dit sa mere tout estonnée ; je crois qu'il luy sort de la bouche des Perles & des diamants, d'où

vient cela, ma fille, (ce fut là la première fois qu'elle l'appela sa fille.) La pauvre enfant luy raconta naïvement tout ce qui luy estoit arrivé, non sans jeter une infinité de Diamants. Vrayment, dit la mere, il faut que j'y envoie ma fille. Tenez, Fanchon, voyez ce qui sort de la bouche de vôtre sœur quand elle parle ; ne seriez-vous pas bien aise d'avoir le mesme don, vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la fontaine, & quand une pauvre femme vous demandera à boire, luy en donner bien honnestement. Il me feroit beau voir, répondit la brutale, aller à la fontaine : Je veux que vous y alliez, reprit la mere, & tout à l'heure. Elle y alla, mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau Flacon d'argent qui fut dans le logis. Elle ne fut pas plustost arrivée à la fontaine qu'elle vit sortir du bois une Dame magnifiquement vestuë, qui vint luy demander à boire. C'estoit la même fée qui avoit apparu à sa sœur, mais qui avoit pris l'air et les habits d'une Princesse, pour voir jusqu'où iroit la malhonnesteté de cette fille. Est-ce que je suis icy venuë, luy dit cette brutale orgueilleuse, pour vous donner à boire, justement j'ai apporté un Flacon d'argent tout exprés pour donner à boire à Madame ? J'en suis d'avis : beuvez à même si vous voulez. Vous n'estes guere honneste, reprit la Fée sans se mettre en colere, & bien, puisque vous estes si peu obligeante, je vous donne pour don qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou un serpent, ou un crapau. D'abord que sa mere l'aperceut, elle luy cria, Hé bien ma fille ! Hé bien ! ma mere ? luy repondit la brutale en jettant deux viperes & deux crapaus, O Ciel, s'écria la mere, que vois-je là ? C'est sa sœur qui en est cause : elle me le payera. Et aussi tost elle courut pour la battre. La pauvre enfant s'enfuit & alla se sauver dans la Forest prochaine. Le fils du Roi, qui revenoit de la chasse, la rencontra, & la voyant si belle, luy demanda ce qu'elle faisoit là toute seule & ce qu'elle avoit à pleurer. Helas ! Monsieur, c'est ma mere qui m'a chassée du logis. Le fils du roi, qui vit sortir de sa bouche cinq ou six Perles et autant de Diamants, la pria de luy dire d'où cela luy venoit. Elle luy conta toute son aventure. Le fils du Roi en devint amoureux, & considerant qu'un tel don valoit mieux que tout ce qu'on pouvoit

donner en mariage à une autre, l'emmena au Palais du Roi son pere, où il l'épousa. Pour sa sœur elle se fit tant haïr, que sa propre mere la chassa de chez elle ; & la malheureuse après avoir bien couru sans trouver personne qui voulut la recevoir, alla mourir au coin d'un bois.

MORALITÉ

*Les Diamans et les Pistoles
Peuvent beaucoup sur les esprits ;
Cependant les douces paroles
Ont encor plus de force, et sont d'un plus grand prix.*

Autre Moralité

*L'onnesteté couste des soins,
Et veut un peu de complaisance ;
Mais tost ou tard elle a sa récompense,
Et souvent dans le temps qu'on y pense le moins.*

LES FÉES

Edition originale modernisée - source : [wikisource](#)

Il estoit une fois une veuve qui avoit deux filles : l'aînée luy ressembloit si fort et d'humeur et de visage que qui la voyoit voyoit la mere. Elles estoient toutes deux si desagréables et si orgueilleuses qu'on ne pouvoit vivre avec elles. La cadette, qui estoit le vray portrait de son pere pour la douceur et l'honnesteté, estoit avec cela une des plus belles filles qu'on eust sceu voir. Comme on aime naturellement son semblable, cette mere estoit folle de sa fille aînée, et, en même temps, avoit une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisoit manger à la cuisine et travailler sans cesse.

Il falloit, entre autre-chose, que cette pauvre enfant allast, deux fois le jour, puiser de l'eau à une grande demy-lieuë du logis, et qu'elle en raportast plein une grande cruche. Un jour qu'elle estoit à cette fontaine, il vint à elle une pauvre femme qui la pria de luy donner à boire.

« Ouy da, ma bonne mere », dit cette belle fille ; et, rinçant aussi tost sa cruche, elle puisa de l'eau au plus bel endroit de la fontaine et la lui presenta, soûtenant toûjours la cruche, afin qu'elle bût plus aisément. La bonne femme, ayant bû, luy dit :

« Vous estes si belle, si bonne et si honneste, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don (car c'estoit une fée qui avoit pris la forme d'une pauvre femme de village, pour voir jusqu'où iroit l'honnesteté de cette jeune fille). Je vous donne pour don, poursuivit la fée, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou une fleur, ou une pierre précieuse. »

Lorsque cette belle fille arriva au logis, sa mere la gronda de revenir si tard de la fontaine.

« Je vous demande pardon, ma mere, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si longtemps » ; et, en disant ces mots, il luy sortit de la bouche deux roses, deux perles et deux gros diamans.

« Que voy-je là ? dit sa mere tout estonnée ; je crois qu'il luy sort de la bouche des perles et des diamants. D'où vient cela, ma fille ? » (Ce fut là la premiere fois qu'elle l'appela sa fille.)

La pauvre enfant luy raconta naïvement tout ce qui luy estoit arrivé, non sans jeter une infinité de diamants.

« Vrayment, dit la mere, il faut que j'y envoie ma fille. Tenez, Fanchon, voyez ce qui sort de la bouche de vôtre sœur quand elle parle ; ne seriez-vous pas bien aise d'avoir le mesme don ? Vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la fontaine, et, quand une pauvre femme vous demandera à boire, luy en donner bien honnestement.

— Il me feroit beau voir, répondit la brutale, aller à la fontaine !

— Je veux que vous y alliez, reprit la mere, et tout à l'heure. »

Elle y alla, mais toujourns en grondant. Elle prit le plus beau flacon d'argent qui fut dans le logis. Elle ne fut pas plustost arrivée à la fontaine qu'elle vit sortir du bois une dame magnifiquement vestuë, qui vint luy demander à boire. C'estoit la même fée qui avoit apparu à sa sœur, mais qui avoit pris l'air et les habits d'une princesse, pour voir jusqu'où iroit la malhonesteté de cette fille.

« Est-ce que je suis icy venuë, luy dit cette brutale orgueilleuse, pour vous donner à boire ! Justement j'ai apporté un flacon d'argent tout exprés pour donner à boire à Madame ! J'en suis d'avis : beuvez à même si vous voulez.

— Vous n’êtes guere honneste, reprit la fée sans se mettre en colere. Et bien ! puisque vous estes si peu obligeante, je vous donne pour don qu’à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou un serpent, ou un crapau. »

D’abord que sa mere l’aperceut, elle luy cria :

« Hé bien ! ma fille !

— Hé bien ! ma mere ? luy repondit la brutale en jettant deux viperes et deux crapaus.

— O Ciel, s’écria la mere, que vois-je là ? C’est sa sœur qui en est cause : elle me le payera. » Et aussi tost elle courut pour la battre.

La pauvre enfant s’enfuit et alla se sauver dans la forest prochaine. Le fils du roi, qui revenoit de la chasse, la rencontra, et, la voyant si belle, luy demanda ce qu’elle faisoit là toute seule et ce qu’elle avoit à pleurer.

« Helas ! Monsieur, c’est ma mere qui m’a chassée du logis. »

Le fils du roi, qui vit sortir de sa bouche cinq ou six perles et autant de diamants, la pria de luy dire d’où cela luy venoit. Elle luy conta toute son aventure. Le fils du roi en devint amoureux, et, considerant qu’un tel don valoit mieux que tout ce qu’on pouvoit donner en mariage à une autre, l’emmena au palais du roi son pere, où il l’épousa.

Pour sa sœur, elle se fit tant haïr que sa propre mere la chassa de chez elle ; et la malheureuse, après avoir bien couru sans trouver personne qui voulut la recevoir, alla mourir au coin d’un bois.

MORALITÉ

*Les diamans et les pistoles
Peuvent beaucoup sur les esprits ;
Cependant les douces paroles
Ont encor plus de force, et sont d'un plus grand prix.*

AUTRE MORALITÉ

*L'honnesteté couste des soins,
Et veut un peu de complaisance ;
Mais tost ou tard elle a sa récompense,
Et souvent dans le temps qu'on y pense le moins.*